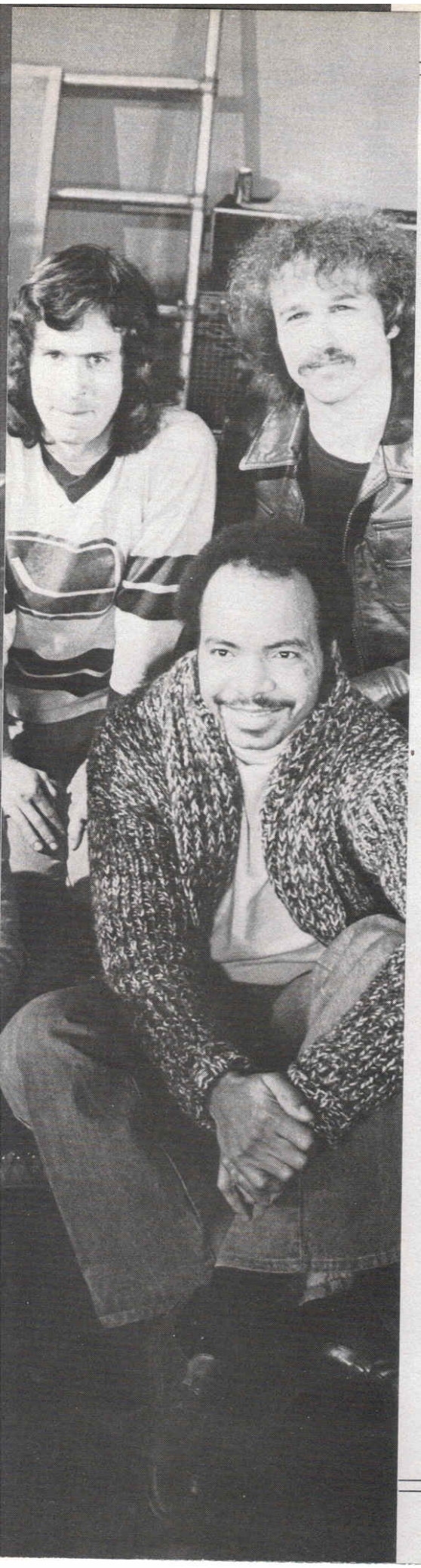


batteur du groupe. J'aime beaucoup jouer, et l'album me permet ce genre de chose. Il se pourrait tout de même que pour un prochain disque on utilise deux batteurs. Cela requinque vraiment certaines chansons. » Chester a joué avec Zappa, Weather Report et les Pointer Sisters. Il a eu quelques difficultés à s'adapter au style particulier des compositions de Genesis et, dans certains cas, c'est le groupe qui s'est adapté à lui, surtout Mike Rutherford, dont le jeu a beaucoup évolué depuis le départ de Steve Hackett. *« Cela fait un moment que je n'avais pas joué de parties lead. Pendant la tournée, je joue surtout de la basse. De temps en temps, on échange avec Daryl. »* Daryl Stuermer est le véritable nouveau membre de la tribu Genesis. Dans les coulisses, il reste à l'écart. Alors que les autres musiciens discutent, donnent des interviews, grappillent dans le buffet pour tromper la faim et le trac, lui pratique la méditation, loin des regards. Il est originaire de Milwaukee, au cœur du Mid West. Ici, il est presque chez lui. Pendant deux ans et demi, il a tourné avec Jean-Luc Ponty. Genesis a mis du temps à le rencontrer. Phil Collins : *« On a écouté un tas de guitaristes anglais avant de trouver Daryl. Il y a un professionnalisme, une solidarité qu'on ne trouve guère que chez les Américains. C'est Mike qui passait les auditions. Daryl a été accepté aussi bien à cause de sa personnalité que de son jeu de guitare. Son style est différent de celui de Steve* (Hackett) ; *il est capable de jouer toutes sortes de musiques. La nôtre est nouvelle pour lui, mais ça le stimule. »* L'arrivée de Daryl Stuermer semble avoir redonné confiance au groupe, quelque peu ébranlé par le départ de son ancien guitariste. *« J'ai bien peur que les gens disent en m'écoutant : « Oh, vous sonnez tellement comme Steve Hackett ! »,* dit Mike Rutherford. *Ils disaient déjà la même chose à propos de Phil quand il a remplacé Peter Gabriel. L'approche de Steve était plus importante que ce qu'il faisait en réalité. Daryl joue de manière plus coulée. »* La question du départ de Steve ne semble pas soulever trop d'impatience ni de regrets. Hackett voulait un partage égal des compositions entre les différents auteurs, quelles que soient les qualités d'icelles. Rutherford et Collins prétendent qu'il gardait son meilleur matériel pour ses albums solo, alors qu'eux, gens de Genesis, ne travaillent que pour le groupe. Ce qui amène immédiatement à poser le problème de la double carrière de Phil Collins : *« Brand X est une expérience complètement différente. Et puis on ne peut pas dire que j'écrive beaucoup pour Genesis, comme le font Mike et Tony. On conserve toujours ce qu'il y a de mieux, qui que ce soit qui l'ait écrit. Quand Steve apportait un morceau de vingt minutes et qu'on ne voulait en garder que trois ou quatre, il essayait de nous l'imposer tout entier. On ne voulait pas créer de précédent, et donner à chacun une part garantie à l'avance dans la réalisation d'un album. Quand on sentait que le matériel proposé n'était pas assez fort, on ne voulait pas s'en servir. Si Tony voulait faire un album solo et gardait ce qu'il a de meilleur pour ce projet, il ne nous resterait pas grand-chose de bon. Et si Mike en faisait autant, les disques de Genesis ne seraient pas terribles. On est vraiment dans un groupe, et c'est une situation dans laquelle Steve ne se sentait plus tellement à l'aise. »*

SHOW

Le Chicago Stadium est un immense ballon de rugby coupé en deux dans le sens de la longueur et retourné. Il abrite environ 25 à 30 000 spectateurs, tous confortablement assis et capables de voir ce qui se passe sur la scène, même si de très loin les musiciens sont ridiculement petits. L'ambiance est bon enfant, pop corn et jus d'orange, teenagers bien élevés, tous blancs, tous en vêtements de sport – adidas et sweat-shirts. On chercherait en vain dans cette nouvelle jeunesse quelques vaillants survivants des sixties. Les freaks ont dû déserter la région ou, le mimétisme aidant, se sont fondus dans la mode fin de seventies – sourire, décontraction, bonne santé – clean and safe, a happy America. White, of course. Le service d'ordre est à leur image : grands gars bronzés et athlétiques, le sourire engageant et persuasif, cool mais baraqués. Et tout le monde reste assis, ne se levant que pour saluer chaque fin de morceau d'une formidable ovation.

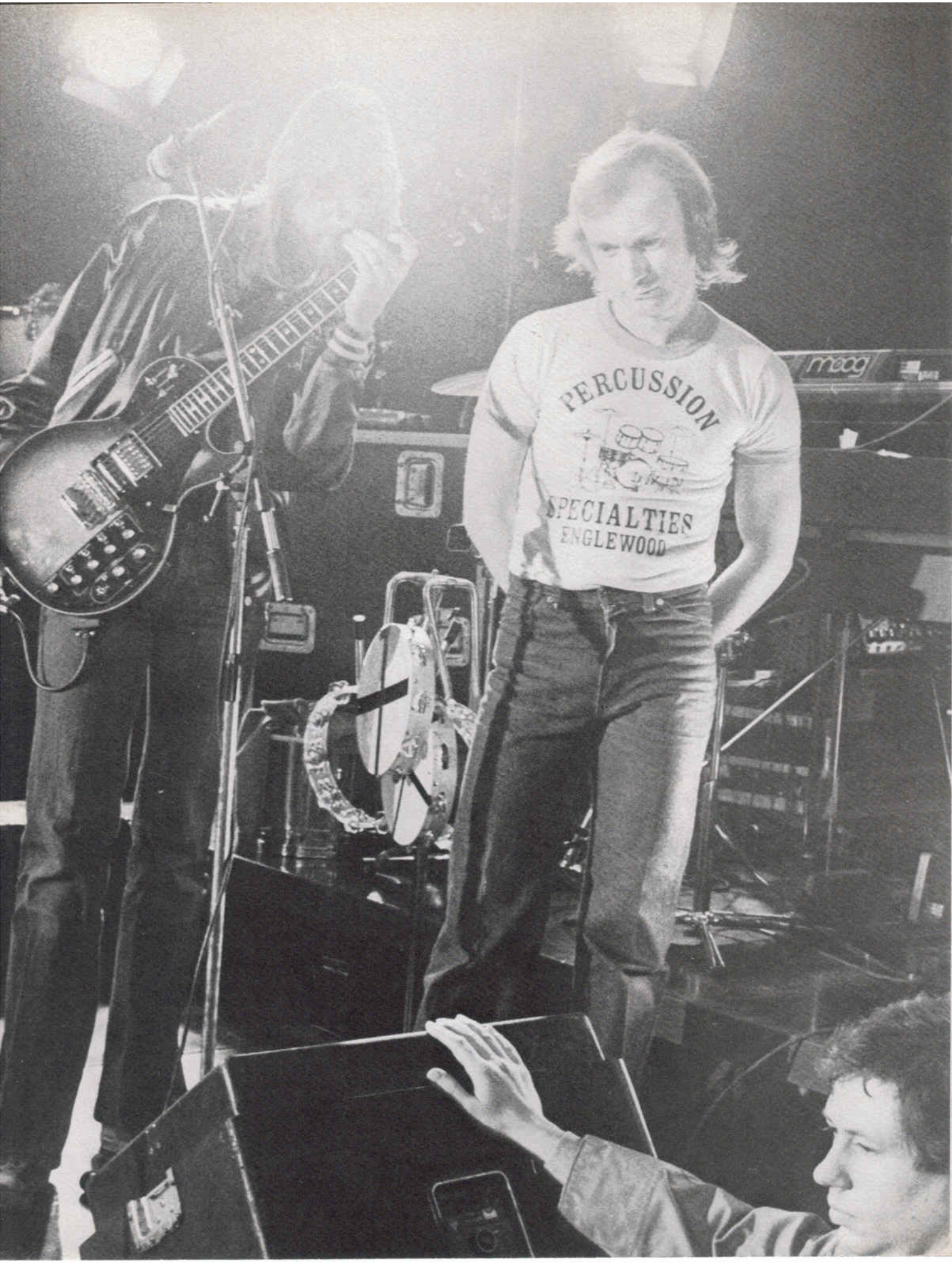
A l'heure dite, le groupe entre en scène, salue et attaque le premier morceau. « Eleventh Earl Of Mar », composition de Banks, Hackett et Rutherford extraite de « Wind And Wuthering ». Superbe intro à l'orgue de Tony Banks, comme dans tout concert de Genesis qui se respecte. Le thème, à la facture « Genesis » immédiatement reconnaissable, comporte une section mettant bien en valeur les percussions. C'est un peu une manière d'affirmer d'entrée de jeu la nouvelle tendance musicale du groupe, plus axée sur la rythmique ; ce qui permet à Chester Thompson de démontrer son impressionnante technique.

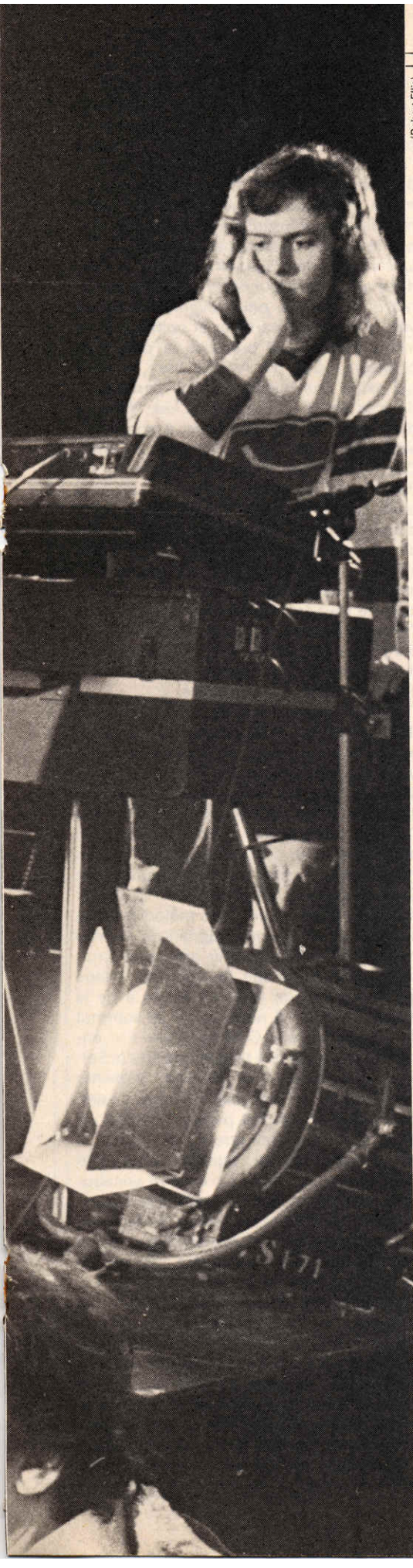
Sur scène, les musiciens adoptent toujours la même position : de gauche à droite, Daryl Stuermer, Mike Rutherford, Phil Collins et Tony Banks. Et derrière, sur une estrade, l'alignement mirobolant des percussions – les bongos, puis la batterie de Chester, celle de Phil Collins (sur laquelle il viendra taper à l'occasion), et enfin des timbales et un gong. Au-dessus du groupe se dresse un portique soutenant un ensemble de miroirs octogonaux

Double page centrale : Genesis 78 sur scène (photo Robert Ellis)






moog
PERCUSSION
SPECIALTIES
ENGLEWOOD



(Robert Ellis)

pivotant à 360°. Chip Monck avait déjà utilisé les miroirs pour les spectacles des Rolling Stones. Mais son système était fixe, alors que celui mis au point par une équipe anglo-hollandaise pour Genesis permet de jouer avec les faisceaux lumineux, en les renvoyant aussi bien sur scène que dans le public. Dès le second morceau, « In The Cage » (extrait de « Lamb Lies Down On Broadway »), les machines se mettent en mouvement, jouant avec des projecteurs de lumière blanche très crue et des jets de fumée blanche pulsée. L'effet est extraordinaire, tout à fait coordonné avec la musique. C'est que l'ingénieur de cette mise en scène est présent sur le plateau, comme un membre du groupe à part entière, derrière une batterie de claviers aussi imposante que celle de Tony Banks.

Les mauvaises langues diront encore, comme pour le Pink Floyd, que tous ces effets ne servent qu'à masquer le manque de présence des musiciens. Cette réflexion peut se trouver vérifiée chez Tony, Mike ou Daryl, mais certainement pas chez Phil Collins. Bondissant, heureux, très sportif, il s'en donne à cœur joie et bouge énormément. Il accentue tous ses gestes pour être bien vu des derniers rangs, tout là-bas au fond. Pas rasé (mais dans les lumières colorées cela ne se voit pas), habillé comme n'importe qui dans le public, il est très exactement l'antithèse de ce que pouvait être Peter Gabriel. Et pourtant, quel clown merveilleux. Dès qu'il laisse le micro, c'est pour se précipiter vers les percussions, et taper sur quelque chose. Dans « In The Cage », c'est sur les timbales, roulement énorme soutenu par la batterie de Chester. Et quand c'est fini, il repasse au micro, toujours bondissant, pour haranguer les masses : *« Vous avez acheté notre nouvel album ? Combien d'entre vous l'ont déjà acheté ? »* Il insiste un peu là-dessus, car les réponses sont faibles : « And Then There Were Three » vient tout juste de sortir. Alors, comme une tournée est avant tout une affaire de promotion, pourquoi ne pas en profiter ? Et d'enchaîner sur un des titres de cet album, « Burning Rope » : un morceau lent signé Tony Banks, où l'orgue établit un dialogue avec les solos aériens de la guitare de Rutherford. Mais la partie la plus délicate de cette composition, c'est celle de Phil Collins, qui réalise des prouesses vocales dans un registre nettement plus étendu que celui offert dans « Seconds Out », leur album live enregistré l'an dernier à Paris. La performance est peu banale, puisqu'il s'agit pour lui d'assurer la contrepartie vocale aux délicates textures, imbriquées l'une dans l'autre, des parties d'orgue et de guitare. Sans doute l'un des plus beaux thèmes du dernier album.

Pour rester dans le même climat de sérénité, le morceau suivant s'étire aussi lentement, en une montée progressive qui démarre par un duo guitare acoustique et orgue, sans accompagnement de percussions. Le thème, « Ripples », extrait de « Trick Of The Tail », a été écrit par Rutherford et Banks, qui se chargent avec brio de le mettre en place. Et puis la montée s'accélère, la batterie de Chester entre en jeu, tandis que la voix de Phil Collins enfle et grimpe en registre. Le finale est éblouissant, avec un portique de lumières traversé par un puissant rayon laser vibrant de la même pulsation que l'orgue. Le climat typique du nouveau Genesis est désormais bien installé, et le public semble à la fois conquis par la perfection technique du groupe et la beauté du spectacle de lumières, auquel d'ailleurs il ne ménage pas ses applaudissements. Un bon solo de laser peut même de nos jours recueillir plus de suffrages que le musicien qu'il est censé soutenir.

Après la belle démonstration de « Ripples », le groupe peut alors passer à l'un des morceaux-clés du nouvel album, « Deep In The Motherlode », œuvre de Mike Rutherford. *« Cela ne ressemble à rien de ce qu'on a fait jusqu'à maintenant,* dit Phil Collins. *C'est presque du rock. »* Effectivement, le thème éclate avec force, soutenu par la basse très appuyée de Daryl Stuermer. Daryl n'est pas vraiment un bassiste – plutôt un guitariste à l'approche jazz-rock. Alors il aborde la basse plus franchement, plus lourdement, avec sans doute moins de subtilité que Rutherford, mais sur des tempos plus nets, plus marqués, ce qui convient parfaitement à des morceaux comme « Motherlode ». A cette occasion, Mike Rutherford s'essaie à l'art difficile du bottleneck.

SQUONK

A ce point du spectacle, le public est prêt à être embarqué dans une nouvelle aventure sonore. Genesis vient alors ressusciter un de ses vieux classiques, « Fountain Of Salmacis » qui figure sur « Nursery Cryme » : vagues sonores qui déferlent, dominées par l'orgue et les divers synthétiseurs (Rutherford et Stuermer ont des guitares équipées de synthés qu'on peut manœuvrer depuis celles-ci) et soutenues, emportées par le tonnerre de la double batterie, Phil Collins ayant rejoint Chester Thompson pour ce morceau essentiellement instrumental. Les deux percussionnistes établissent entre eux tantôt un dialogue, tantôt un duel, parfois un chœur à la pulsation énorme qui répond à l'ampleur des claviers et des guitares. Daryl et Mike échangent aussi des phrases très enlevées, qui confèrent à l'ensemble cette sonorité un peu spatiale qu'on retrouve chez le Pink Floyd.

Mais avec le morceau suivant, c'est encore bel et bien Genesis, le Genesis qu'on reconnaît dès la première mesure, un standard du groupe en quelque sorte,